

Dans une vie, qu'elle soit personnelle ou créative, il y a certains individus qui lui donnent sa direction, et donc sa forme ultime. Nos parents, bien sûr, ensuite ceux qui deviennent nos maîtres, nos guides, nos anges gardiens. Hélène Péras a été, pour moi, une de ces influences déterminantes. Pendant de nombreuses années je l'ai vue une fois par semaine dans son rôle de psychiatre. Mes visites duraient quarante-cinq minutes, parfois un peu plus. Ce n'était pas une analyse classique, qu'elle m'avait déconseillée, mais plutôt de la thérapie, conduite en langue française, assis face à face à une table antique noire et dorée, entourés par des bibliothèques, des objets d'art, des tableaux, des photographies encadrées – Baudelaire, Freud. . .

Je connaissais son parcours professionnel, grâce au généraliste qui me l'avait recommandée ; je ne savais pas qu'elle était aussi poète. Elle faisait allusion par moment à la littérature, aux mythes grecs, elle citait des poètes, Rilke, Baudelaire, Yves Bonnefoy, Claude Vigée. Et je parlais, moi-même, de mes propres poèmes, et de mes difficultés d'écrire, une des raisons principales pour ces séances chez elle. Mais pendant toutes les années de ce qu'elle appelait notre travail, elle n'a jamais rien dit de son activité poétique, ni d'ailleurs d'aucun aspect de sa vie privée. Ce fut longtemps après ma décision, prise contre son avis, de cesser cette thérapie, que j'ai fait la découverte de ses poèmes lumineux.

Si, en ce qui me concernait, elle était toujours « le docteur Péras », elle était pourtant beaucoup plus qu'un médecin. . . Quand elle a assisté à un colloque que j'ai organisé pour l'Université de Londres, j'ai voulu lui présenter un de mes amis, mais comment la désigner : une neuropsychiatre ? mon ancienne psychanalyste ? Son titre correct m'est venu soudain à l'esprit : « mon guide spirituel ».

Dans nos séances de thérapie, le docteur Péras faisait preuve d'une approche assez ouverte aux questions psychologiques, mais leur déroulement était conventionnel : c'était à moi de parler, tandis qu'elle restait plus ou moins silencieuse. Ce silence a finalement provoqué une crise, qui est le sujet du poème suivant, écrit l'année dernière après avoir appris qu'elle était décédée :

Silence

à la mémoire d'Hélène Péras

Insoutenable, ce jour-là, son silence,
alors qu'elle gardait sa distance d'analyste,
observait mes errances, cherchant en vain
le fil pour m'évader de mon labyrinthe.
Je dis : « Je voudrais quelque chose de plus,
un mot à tenir, une fois seul, dans l'esprit,

comme cette pierre, usée par la mer antique
d'où je l'ai prise, relique, memento mori. »

« Qui vous empêchait de dire cela avant ?
Est-ce le mien, le silence, ou est-ce le vôtre ?
Éloquent lapsus, votre faute de français :
pas 'j'ai vécu', mais 'j'ai été vécu'. . . »
Nous parlâmes. Elle sourit : « Vous avez votre pierre. »
Et elle la sienne, silence nul mot ne brise.

Silence

in memory of Hélène Péras

I could no longer bear, that day, her silence,
while she kept her analytic distance,
observed me meander, failing to find
the thread to guide me out of my inward maze.
I said, 'There's something more I need you to give,
some word I can hold, once alone, in my mind,
like that stone I picked up, worn by ancient waves,
and carried home, relic, memento mori.'

'What has stopped you from saying this before?
Is the silence mine, or is it your own?
How telling that lapsus, your passive mistake:
instead of "I have lived", "I have been lived" . . . ?
We talked. At the door she smiled: 'You have your stone.'
Now she has hers, silence no word can break.

La pierre dans ce poème revient dans un second sonnet. À la fin il évoque une pierre différente, *pounamu*, ce jade vert qui est la pierre sacrée des Maoris en Nouvelle-Zélande, mon pays d'origine :

Cette pierre

Cette pierre vient de mon premier été en Grèce,
d'une plage dont le nom reflète ses cailloux luisants.
Elle va à la paume comme une amande entière,
sa couleur celle de la graine mûre dedans,
une face presque prise dans les mailles déchirées
d'une seine, l'autre tachée d'encre de seiche,
ou d'un calame. Cette saison solitaire,
toutes ces semaines sur l'île élue, libéré,
je cherchai des mots à nouveau.

Relique d'exil,
ce fragment de Patmos sculpté par l'Égée
se réchauffe dans ma main après quarante ans,
me rappelant encore une fois à « mon » île,
m'avertissant de ne pas trop tarder. . .
Mais pourquoi nulle pierre verte de ma propre île ?

This Stone

I picked up this stone my first summer in Greece,
on a beach whose name reflects its shining pebbles.
It fits the palm like a still unshelled almond,
its colour the ripe kernel's hidden within;
one side's almost caught in the ragged meshes
of a seine net, the other's stained with ink
from a cuttlefish, or reed pen. That season,
alone for weeks on a chosen island, free,
I searched for words afresh.

An exile's relic,
this fragment of Patmos the Aegean's shaped
forty years on warms again in my hand,
reminding me I must return to 'my' island,
warning me not to wait until too late . . .
Yet why no green stone from my own island?



Bischwiller, au bas de la rue du Château. Maison Nietzsche, ancienne demeure du
bailli Frinck, intendant des ducs des Deux-Ponts au 18^{ème} siècle. 17 juillet 1953.
Photographie de Claude Vigée.

